

à la dernière mesure du *Kyrie* de la "Messe pour les défunts," ainsi qu'au mot *triste* dans le *Te Deum*.

L'hymne *Veni Creator Spiritus* est un modèle de rédaction musicale à la fois pure, élégante et naturelle, et n'est surpassée que par l'hymne *Te Splendor Patrie*, une merveille de grâce et de bon goût, un fécond sujet d'analyse pour les élèves, un morceau digne de l'admiration des musiciens. Nous regrettons seulement que la suspension de la basse dans l'accord de sixte, à la deuxième mesure, ne soit pas reproduite à chaque retour de la même mesure. M. Peileier semble, en cette occasion, s'être laissé guider par des principes incompréhensibles pour nous; parfois il sacrifie une harmonisation élaborée pour s'en tenir à une plus simple, au lieu d'accroître l'intérêt en passant du simple au recherché. L'hymne *Gentis Polonia* en est un exemple; une note de passage (*ré*) est tout à coup laissée de côté, après avoir été employée précédemment dans des passages analogues. Nous aurions pu croire à une erreur typographique, si l'hymne suivant et quelques autres n'eussent offert la même particularité. Il en est tout autrement dans le *Gloria* de la messe "Aux Double et fêtes solennelles," où le même dessin mélodique, orné d'une harmonie différente à chaque répétition.

Pour faire connaître tout le mérite d'un pareil travail, il nous faudrait l'analyser en entier, et l'espace nous fait défaut; qu'il nous suffise de mentionner l'*Mosanna* dans le *Sancius* et le *Benedictus*. Aux Dimanches de l'Avent, plusieurs mesures du *Sancius* de la "Messe des Anges," le dernier *Kyrie* de la "Messe pour les défunts," et l'*Ave Verum*, surtout la sixième mesure, et la septième avec sa double imitation tout à fait inattendue; le ténor imite le soprano à l'octave, et la basse imite l'alto à la dixième. Les mesures: *O Maria* et *ora pro nobis* du *Tota pulchra*, réalisées à trois parties, sont d'une remarquable suavité.

Signalons encore la première mesure du troisième *Kyrie* de la "Messe du 6me ton" avec son élégant mouvement de la basse. La première mesure du *redo* de la même messe, où la basse imite le chant par mouvement contraire; l'harmonisation du mot *omnium* dans le *Credo* de Pujol avec les doubles notes de passage *fa, la*, la première étant la note de passage ordinaire, et la seconde appartenant à la catégorie de celles que Réber nomme: *échappée*. Les doubles et triples notes de passage aux mots *baptisma* du même *Credo* et *illos* du *Sabat Regina* (supplément) sont très heureuses. Quant aux doubles notes de passage à la fin de l'*Invideta* elles apparaissent rarement, sans doute pour plus d'effet, bien qu'elles conviennent très bien au caractère du plainchant.

L'auteur ne manque pas l'occasion de faire usage de l'accord de sixte, et ce avec à propos et effet; l'entrée de la basse, à la première mesure de l'*Ave Maris Stella*, page 120, en offre un exemple remarquable. L'hymne tout entier, du reste, est de main de maître et ne serait pas indigne de la signature de Bach.

Dans le *Gloria* de la "Messe du 6me ton," au mot *Dominus*, l'accord de sixte produit l'effet d'une suspension de la quinte. Ce passage, et une foule d'autres aussi heureux, nous montre quelle variété d'effets l'on peut obtenir de deux simples accords quand le tact et le goût président à leur emploi. Sous la plume d'un habile harmoniste il se présente ainsi à tout instant des réalisations prêtant à l'équivoque des accords susceptibles d'une double interprétation; l'on croit lire des accords de septième, de quarte et sixte, et ce ne sont en réalité que des notes de passage, des appoggiatures, des suspensions, des anticipations, etc.

L'avant-dernier accord de la sixième mesure de l'*Ave Regina* fait cependant exception; c'est bien là un véritable accord de seconde soigneusement préparé, le *sol* de la basse étant de trop peu de durée pour être considéré comme rédale; et, du reste, cette note n'en a pas ici le caractère. Ce passage est peut-être le plus intéressant de tout le livre; si l'on excepte celui du *Regina Celi*, où les quatre parties entrent successivement en imitation.

L'hymne *Creator alme siterum* ainsi que tous ceux du même rythme appartiennent réellement à la mesure à six-huit. Puisque M. l'abbé Bourduas faisait usage de la notation moderne, il aurait dû indiquer cette mesure à la clef, ce qui plaît mieux à la vue et évite à l'exécutant toute hésitation. Il aurait également dû employer le signe de la mesure à quatre temps pour l'hymne *Ut queant laxis*, et pour un certain nombre d'autres dans lesquels le retour périodique du temps fort est des plus caractérisés. Cette mesure s'impose aussi dans l'*Ave, Maris Stella* (11me mode), dont la notation est rendue défectueuse par l'absence du point après la blanche et par la disposition des barres de mesure.

Les paroles du *Vexilla Regis* devraient toujours se chanter sur la mélodie qui leur est adaptée dans l'Antiphonaire Romain. Le chant que M. Bourduas a choisi pour la fête de "l'Invention de la sainte Croix," et qui est une reproduction de l'hymne *Ad Regis*, ne convient pas aussi bien aux paroles, et de plus est bien inférieur au chant traditionnel.

Les motets en plain-chant contenus au Supplément, et dont l'harmonie peut s'exécuter en parties vocales, comme presque tout le reste de l'ouvrage, seront très utiles aux chœurs des églises, et dispenseront les fabriques dont les finances sont restreintes de se procurer de la musi-

que. Ces notes et les suivants, en musique moderne, offrent un précieux répertoire suffisant aux besoins de la plupart des églises.

Bien que nous ayons dû nous restreindre dans l'appréciation de ce noble ouvrage, nous en avons dit assez pour attirer l'attention sur son mérite. Il fallait un musicien d'une grande érudition, unissant, comme M. Peileier, l'énergie au sentiment d'un devoir à remplir, pour oser entreprendre une œuvre de cette dimension, et donner à toutes ses parties ce zèle infatigable, ce soin consciencieux qui puisse asseoir un pareil monument sur des bases impérissables. Avant longtemps son livre sera partout en usage, non-seulement dans cette province, mais encore dans nombre d'églises au Canada et aux Etats-Unis, et il occupera une place distinguée, comme œuvre artistique, sur les rayons des bibliothèques européennes.

SYMPHONY.

HORS DU CANADA

ORIENT EXPRESS—MOZART ET GOUNOD

PARIS, le 12 août 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

Après la fermeture des deux Salons: celui des Champs-Elysées qui a eu un succès discret, et celui des Jeunes qui a fortement compromis ses fondateurs; après que le Grand-Prix a été couru avec un résultat qui a surpris et ruiné tant de monde, le séjour de Paris n'est plus comme il faut. Ceux qui comptent réellement dans le *Tout-Paris*, ceux qui se figurent en faire partie, et ceux dont le plus grand désir est d'y tenir une petite place, ne voudraient, sous aucun prétexte, être rencontrés dans nos rues. Ils s'éloignent donc; les uns pour continuer leur existence de désœuvrement et de fêtes dans quelques villes d'eau; les autres pour aller simplement dans une campagne lointaine se mettre à la portion congrue et économiser d'une manière sordide, afin de pouvoir briller pendant le prochain hiver.

Le départ de ces esclaves du *chic* enlève aux théâtres le dessus du panier de leurs habitués.

Le soleil, qui dans cette saison nous prodigue ses plus ardentes et plus constantes caresses, change nos grandes rues et boulevards en véritables fournaies, de sorte que le Parisien n'a qu'une pensée, le soir venu: chercher un peu de fraîcheur au Bois ou dans un de nos jardins.

Par suite de ces deux causes, les théâtres deviennent vides, aussi la plupart d'entre eux ferment-ils leurs portes pendant deux mois, et remplacent-ils l'affiche renouvelée d'ordinaire tous les jours par cet avis immuable: *clôture*.

En présence de cet état de choses que pourra être cette lettre, et quel intérêt offrira-t-elle? Je frémis rien que d'y penser, et je crains bien que vos lecteurs ne me fassent aujourd'hui un bien mauvais accueil. Je vais tâcher pourtant d'être le moins ennuyeux possible.

* *

En fait de nouveauté, je ne puis vous servir qu'une féerie: *Orient Express*, qui a été jouée avec succès au théâtre du Chatelet.

Cette féerie, en six actes, de M. Burani, n'est pas plus que ses pareilles un régal bien littéraire, mais elle récrée la vue et charme parfois l'oreille avec quelques airs bien tournés; de plus les costumes et les décors sont fort beaux; il ne faut vraiment pas demander plus par ces temps caniculaires.